

Séance du 12 mars 2012

Jésus de Nazareth, un Messie peut-être, un philosophe sûrement

par Pierre LOUIS

MOTS-CLÉS

Agnostique - Jésus - Philosophe - Messie - Evangiles - Nietzsche - Socrate.

RESUMÉ

L'aspect messianique de Jésus est mis en doute ici. Son engeignement philosophique est examiné. Les critiques de Nietzsche qui lui ont été opposées sont discutées. Un rapprochement entre Jésus et Socrate est développé. La conclusion propose de situer Jésus parmi les grandes figures de l'humanité.

Préambule

Je ne suis pas un théologien comme vous le savez. Mon intervention aujourd'hui sur Jésus a pris son origine dans une proposition qui m'avait été faite par notre confrère André Gounelle. Il m'avait suggéré d'intervenir lors d'une table ronde pour dire ce qu'évoquait Jésus pour le non croyant que je suis. M'étant pris au jeu, j'ai développé ma réflexion et j'ai abouti à l'exposé que je vous présente ici.

Il me fallait d'abord définir mon angle d'approche. Je n'étais pas croyant mais qu'étais-je : athée ou agnostique. Internet m'a tout de suite indiqué que j'étais un agnostique de 2^e espèce. Agnostique, c'est-à-dire plein de respect et sans agressivité envers ceux qui croient en Dieu mais pour ma part doutant de cette existence. J'ai lu, en outre, que les agnostiques de 1^{re} espèce pensent qu'il ne sera jamais possible de démontrer l'existence ou la non existence de Dieu alors que ceux de 2^e espèce doutent même de cela et estiment que, pourquoi pas, il sera peut-être possible un jour de démontrer rationnellement cette existence ou cette non existence. Je me suis rendu compte que je me rangeais dans cette dernière catégorie et qu'il fallait laisser l'avenir ouvert. Mais j'ai réalisé également que mon doute était teinté d'athéisme. Un vrai doute équilibré aurait dû logiquement me conduire à vous présenter deux visions de Jésus, l'une dans l'optique Dieu existe, l'autre Dieu n'existe pas. Or tout naturellement, c'est cette deuxième vision que spontanément j'ai souhaité présenter. C'est ce que je vais faire maintenant. Et si Dieu existe, que Jésus est son envoyé sur terre et si en plus on le démontre un jour, j'aurais tout faux. J'espère, si c'est le Dieu des chrétiens, qu'il me pardonnera, il ne pourra en être autrement. Il faut bien prendre des risques dans la vie, j'accepte celui-ci.

De ma position, va résulter le plan de mon petit exposé. Tout d'abord, bien entendu je ne vais pas discuter l'historicité de Jésus, ce dont je serais bien incapable ni entrer dans la comparaison de son image dans les divers Evangiles. Je vais donc

brièvement d'abord écarter le terme de Messie ou de Christ (termes identiques) habituellement appliqué à Jésus. Ensuite je parlerai de ce qu'il représente pour moi : un personnage marquant de l'histoire du monde dont la philosophie a eu un rayonnement énorme même si c'est au travers de bien des déformations. Mais, ici, j'essaierai d'en rester au Jésus des Evangiles et non à celui qui a été construit au cours des siècles par les religions, ni même à celui qui ressort des épîtres de Paul.

Jésus n'est pas un Messie

Etant sceptique sur l'existence de Dieu, quelle que soit la définition que l'on en donne (je n'aborderai pas ce point ici), je le suis tout autant sur l'existence d'un Messie, c'est-à-dire sur l'existence d'un envoyé de Dieu. Pour moi, Jésus n'est pas une figure céleste, un être surnaturel ou la personnification d'un idéal. Il est cet homme de Nazareth, qui vécut au I^{er} siècle de notre ère en Palestine. C'est un prophète itinérant qui pratique des guérisons à la chaîne. Odon Vallet a pu écrire, avec quelque exagération, j'en conviens : "si l'on s'en tient à une lecture quantitative des Evangiles, les deux occupations favorites de Jésus sont manger et guérir, puisque les Evangiles décrivent une soixantaine de repas et autant de guérisons. C'est une sorte de dispensaire mobile qu'ouvre ce prédicateur itinérant qui, entre deux pauses casse-croûte, travaille sans relâche à sa polyclinique". Il entraîne à sa suite un groupe de plus en plus large d'adeptes. Les Evangiles ne nous disent rien de leurs moyens de subsistance. Ils apparaissent quelque peu comme des vagabonds. L'évangéliste Marc écrit : "Quand il (Jésus) envoie ses douze apôtres en mission, deux par deux, il leur ordonne de ne rien prendre pour la route, sauf un bâton, de n'avoir ni pain, ni sac, ni monnaie dans leur ceinture ; de ne prendre pour chaussures que des sandales et de ne pas emporter deux tuniques." Bien sûr on peut comprendre que les disciples auraient eu la possibilité de faire autrement donc que leur dénuement n'était pas si grand qu'on pourrait le penser. Par ailleurs durant ses pérégrinations il promet à certains de ceux qu'il rencontre qu'ils entreront au royaume de Dieu. Une promesse prise à la lettre dans cette Palestine traversée par des courants apocalyptiques qui annoncent l'imminence de la fin des temps. Il se baptise "Fils de l'Homme", titre traditionnel provenant de l'Ancien Testament et s'il ne se donne pas le titre de Messie, il se reconnaît des liens directs avec Dieu. Il peut, à juste titre, apparaître comme un illuminé et l'on peut tout à fait comprendre que dans une Palestine instable et à une époque où le respect de la vie n'était pas une valeur fondamentale, son comportement ait entraîné son exécution. D'autant plus que, même si Jésus a toujours été réticent lorsque ses disciples ont voulu lui donner le titre de Messie et s'il ne se considérait pas comme le Messie politique qui devait réinstaurer le royaume d'Israël, il conduisait une sorte de révolution. Alain Houziaux, examinant la question "Jésus était-il le Messie" écrit : "Le Royaume qu'il annonce... est instauré par une sorte de Déclaration qui proclame que Dieu fait droit aux pauvres et aux pécheurs repentants et qu'il destitue les puissants, les orgueilleux et ceux qui se prétendent justes par eux-mêmes" On comprend que les gens en place, les puissants, aient eu envie de le voir disparaître rapidement, ce qui a été fait puisque sa prédication n'aurait duré que de un à trois ans suivant les sources.

Ce qui est d'ailleurs étonnant c'est que son enseignement, délivré en si peu de temps, aura eu un tel impact sur l'humanité. Avant d'aborder ce Jésus, maître spirituel, je veux répondre à une objection qui est faite couramment par des croyants lorsque l'on refuse le côté messianique de Jésus : les miracles.

Certains croyants attachent, en effet, un poids très important aux miracles, au point d'en faire un argument majeur pour justifier l'aspect messianique de Jésus. D'autres chrétiens, au contraire, affirment croire à la parole évangélique malgré les miracles. Je vais indiquer quelques réflexions sur cette question à partir de la vision d'André Gounelle tirée de "Penser la Foi" renforcée par celle d'Odon Vallet extraite de "Jésus et Bouddha" ainsi que de celle différente de Frédéric Lenoir tirée de "Socrate, Jésus, Bouddha".

André Gounelle insiste essentiellement sur deux points. Tout d'abord il remarque que le mot "miracle utilisé en français correspond à trois mots grecs qui signifient le premier "prodige", le deuxième "exploit", le troisième "signe". Dans les trois cas, ces mots, écrit-il, ne disent pas ce qu'est objectivement un évènement mais ce qu'il représente subjectivement pour moi. Deuxièmement quand nous disons qu'un évènement contredit les lois de la nature cela signifie simplement qu'il contredit ce que nous savons actuellement de ces lois. Or dans ce domaine, il suffit de voir à quel point la physique du XX^e siècle a bouleversé le "bon sens" concernant les notions de temps ou de déterminisme pour être prudent. En outre, il fait dans "Parler du Christ" une très intéressante analyse des divers sens de la notion complexe d'historicité. En particulier il insiste sur l'historicité narrative "qui correspond bien à la visée des Evangiles : ils veulent transmettre le message et le sens d'un évènement et non en donner une connaissance factuelle, à la manière des historiens". En bref, je pourrai dire qu'André Gounelle est très réservé sur la réalité objective des miracles. Dans une approche comparable, Odon Vallet s'intéresse aux guérisons citées dans les Evangiles et cherche à comprendre leur vraie nature. Il remarque "que toutes les Bibles françaises traduisent par guérir un verbe grec qui signifie sauver et rendent également par guérir un verbe qui signifie soigner. Apporter le salut reviendrait à rendre la santé à une humanité en quête d'avenir et menacée de fin du monde. Une telle équivalence entre salut et santé serait la réponse évangélique à l'angoisse apocalyptique du temps de Jésus". Tout comme André Gounelle, on voit qu'Odon Vallet est réservé sur l'objectivité des guérisons et leur accorderait plutôt une valeur de type spirituel..

Pour Frédéric Lenoir, la vision est plus classique, il écrit : "Dire qu'ils (les miracles) sont tous mythiques reviendrait à invalider le témoignage des Ecritures... certains, comme la multiplication des pains et la guérison des malades, sont rapportés par tous les évangélistes avec force détails concrets. Il me semble donc impossible de faire l'impasse sur eux sans rejeter la crédibilité des quatre Evangiles" Il développe ensuite longuement les descriptions de miracles d'ordre divers (guérison, intervention sur la nature, résurrection). Mais il reconnaît que, dans la culture de l'époque, un envoyé de Dieu se devait de faire des miracles, c'était une condition nécessaire. Matthieu fait dire à Jésus : "Il surgira, en effet, des faux christes et des faux prophètes qui produiront de grands signes et des prodiges, au point d'abuser,

s'il était possible, même les élus." On peut donc, effectivement, se demander si, à l'époque, les miracles n'étaient pas monnaie courante et n'avaient donc pas la portée objective que l'on donne actuellement à ce terme avec notre vision rationaliste.

C'est pourquoi, je respecte le point de vue de ceux qui, comme Frédéric Lenoir, prennent les descriptions des miracles, telles qu'elles se présentent dans les Evangiles, au pied de la lettre. Mais pour ma part, imprégné de cartésianisme par l'école de la république, je suis beaucoup plus réservé sur leur réalité objective. Telle est donc ma position et je constate que de nombreux théologiens ne considèrent pas non plus que les miracles soient une preuve déterminante de la mission messianique de Jésus. Bien entendu, mon avis est le même en ce qui concerne le miracle des miracles, c'est-à-dire la résurrection de Jésus. Je ne discute pas ici la symbolique de cette résurrection mais j'écarte simplement la factualité de l'évènement.

Jésus est un philosophe

Considérer Jésus comme un philosophe, c'est l'éloigner des églises, c'est probablement lui redonner un second souffle. Cela revient à le dégager de toute religiosité et à le considérer comme un maître à penser dont on peut discuter l'enseignement, en relever les points forts et les points faibles. On pourra réfléchir de manière critique sur sa pensée comme l'on réfléchit sur celle du Bouddha Gautama ou sur celles des philosophes grecs. On redonnera ainsi à sa parole une dimension réellement contemporaine dégagee du poids de la présence divine en arrière-plan.

C'est cet enseignement de Jésus que nous allons aborder maintenant. Il y a bien sûr une abondante littérature sur ce sujet. Ici je me contenterai de rappeler les points forts de sa pensée, sans passer en revue les passages des Evangiles qui les exposent. Ensuite je reprendrai certaines des critiques qui lui ont été faites, en particulier celles de Friedrich Nietzsche qui sont très fortes et je me permettrai d'en indiquer très modestement une personnelle.

L'enseignement de Jésus

Jésus a transmis un enseignement éthique dont la portée est universelle et a dépassé largement le cadre des adeptes des religions chrétiennes. En effet ses valeurs bien que se référant constamment à Dieu se prêtent à la laïcisation. En particulier du fait que, à la différence des religions juive ou musulmane, Jésus n'ordonne pas le respect de règles strictes dans la vie quotidienne, par exemple dans le domaine alimentaire. Il n'y a pas l'équivalent des 613 commandements qu'un juif se doit de respecter. Il a donc été plus aisé de lui demander, comme l'écrit Michel Onfray "de ranger son auréole". Bien entendu il est juif et les valeurs qu'il enseigne ont une racine dans l'Ancien Testament. Dans le superbe sermon sur la montagne en particulier, il amplifie les commandements donnés à Moïse, il les intériorise et aboutit à une morale d'une abnégation étonnante. Son enseignement est d'une grande richesse, on y trouve l'amour du prochain, la non violence et le pardon, l'espérance, la liberté de l'individu, l'égalité, l'émancipation de la femme. Il enseigne que l'être humain est un sujet autonome qui a une valeur, il n'est pas seulement l'élément d'un groupe. C'était une idée très novatrice pour l'époque. Il le pousse à réfléchir sur les règles morales. Pour lui, il ne s'agit pas simplement d'une application stricte de celles-ci comme il le montre avec beaucoup d'intelligence dans l'épisode de la femme adultère. Il sépare les domaines public et privé, "ce qui est à César, ce qui est à

Dieu". Cette séparation correspond bien à notre vision occidentale actuelle, même si certains Etats, comme l'Allemagne, assurent de nos jours la gestion matérielle des religions. Cette séparation a même un sens plus profond. Jésus s'adresse à des personnes et non à des groupes ou à des nations, il n'y a plus dans le Nouveau Testament de peuple élu comme dans le judaïsme. "Dieu n'a pas affaire avec César" comme l'écrit André Gounelle. Il traite avec chaque individu et non avec un peuple. Il sépare radicalement le temporel et le spirituel, cette vision s'harmonise parfaitement avec nos sociétés laïques. La parabole des talents également prend un relief tout particulier dans sa modernité : la valeur d'un individu provient de ce qu'il fait de son talent. C'est une philosophie du travail, de l'effort. Cette directive va dans le sens de la démocratie par opposition à une vision aristocratique du monde. Elle est essentiellement dynamique. On peut dire que les expressions du type "peut mieux faire" utilisées par les instituteurs de la III^e République souvent anticléricaux et leurs successeurs sont inspirées par cette parabole.

La doctrine chrétienne de fraternité et d'amour du prochain entraîne la tolérance. Jésus estime que la religion est au service de l'homme et non l'inverse ; l'épisode de la samaritaine montre qu'aucune religion n'est supérieure à une autre, il n'y a pas d'exclusivité. A la question de la samaritaine qui lui demande où faut-il adorer Dieu ? à Jérusalem, comme font les juifs ou sur cette montagne, comme le font les samaritains, Jésus répond "Crois moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Mais l'heure vient – et c'est maintenant – où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité" Jésus signifie par là, si l'on admet que Jérusalem symbolise la religion juive et la montagne la religion samaritaine, que la religion choisie importe peu à ses yeux. Ce qui compte c'est la vérité de la relation personnelle à Dieu. Ce message de Jésus aurait dû entraîner une grande tolérance. Il n'y a pas d'exclusion religieuse. Il n'y a pas de voie obligée, unique pour le salut. Les "infidèles" n'existent pas pour lui, donc pas de guerre de religion potentielle ; quant à l'Inquisition, c'est évidemment une perversion complète du message évangélique. En s'en tenant à celui-ci, la cohabitation des religions aurait dû être paisible. L'histoire en a décidé autrement : la conversion de Constantin en faisant du message de Jésus une religion officielle l'a perverti. Et Saint Augustin, en développant une argumentation sans rapport, me semble-t-il, avec une lecture objective des Evangiles a autorisé les guerres saintes en écrivant "Il y a une persécution injuste, celle que font les impies à l'Eglise du Christ ; et il y a une persécution juste, celle que font les Eglises du Christ aux impies... L'Eglise persécute par amour et les impies par cruauté... L'Eglise, dans sa charité, travaille à délivrer les impies de la perdition." Ces subtilités sont bien peu évangéliques.

Le message de Jésus a pu renaître ensuite dans l'humanisme laïc en particulier à l'époque des Lumières et jusqu'à nos jours ainsi que dans la Déclaration des Droits de l'Homme qui en est une émanation directe. Frédéric Lenoir a d'ailleurs pu parler du : "christianisme invisible de nos sociétés modernes" tellement les valeurs que Jésus a mises en exergue tendent à constituer une éthique humaniste du respect de l'autre, indépendante de la notion de dieu, qui imprègne profondément nos sociétés occidentales. En ce sens Jésus philosophe a parfaitement réussi puisque sa pensée a traversé les siècles et s'est largement imposée.

Il nous faut remarquer toutefois que la pensée de Jésus n'est pas entièrement novatrice. En dehors même de ses racines dans l'Ancien Testament, son enseignement s'appuie clairement dans beaucoup de ses aspects sur la tradition grecque.

Il n'est pas question ici de faire une étude exhaustive de cette affirmation mais simplement d'attirer l'attention sur quelques commandements dont l'origine grecque antérieure est évidente. Le spécialiste allemand du Nouveau Testament Gerd Theissen dans son récit historique "L'ombre du Galiléen" fait précisément un certain nombre de rapprochements qui vont dans ce sens. J'en retiendrai quatre. Tout d'abord, il écrit : "Jésus est un philosophe comparable aux cyniques, ces philosophes itinérants. Comme eux, il appelle au renoncement le plus total, se déplace dans le pays sans demeure fixe, vit sans famille, sans profession et sans avoir". Plus loin, parlant de l'enseignement de Jésus, il poursuit : en cas d'injustice de la part d'un autre, Jésus dit "Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre". Il est donc du même avis que Socrate ou Epictète. En particulier lorsque ce dernier enseigne que le philosophe itinérant cynique "doit se laisser piétiner comme un chien et, même sous les pieds de ceux qui le piétinent, continuer à aimer ceux-ci à la façon d'un frère". En ce qui concerne la propriété, son détachement rappelle celui de Diogène qui, dans son tonneau, méprisait tout avoir. Son refus du serment rejoint à nouveau la position d'Epictète telle qu'elle apparaît dans son Manuel de Morale : "l'homme doit éviter tout serment". On voit que la pensée grecque se retrouve dans bien des commandements de Jésus.

Nous allons examiner maintenant un domaine où Jésus a tellement approfondi une notion présente bien sûr dans l'Ancien Testament et qui existait déjà chez les philosophes stoïciens "l'amour du prochain" qu'il en a pratiquement fait un commandement nouveau. Très souvent, en effet on utilise le mot "amour" pour résumer la prédication de Jésus et son caractère novateur. Or il est intéressant de noter que le théologien Rudolph Bultmann dans une étude très fine du commandement de l'amour chez Jésus insiste sur le fait "que ni Jésus, ni sa communauté n'ont pensé que le commandement de l'amour était un commandement nouveau que l'on n'aurait pas connu jusque là". Il montre, en particulier que ce commandement existe également très clairement chez le philosophe stoïcien Sénèque. Mais pour Bultmann les motivations seraient différentes chez l'un et chez l'autre. Pour Sénèque, il s'appuierait sur les notions de force de caractère, de dignité personnelle et également sur la valeur de l'autre en tant qu'homme, "l'homme est pour l'homme quelque chose de sacré" écrit Sénèque. Pour Jésus, par contre, l'amour du prochain est directement lié à l'amour de Dieu, Bultmann cite l'évangile de Marc : "Un scribe s'avança et demanda à Jésus : "Quel est le premier de tous les commandements ?". Jésus répondit : "Le premier est : Ecoute Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. Voici le second : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là". Bultmann interprète cette citation de la manière suivante, en estimant que le deuxième commandement détermine le sens du premier : en aimant mon prochain, je confirme mon obéissance devant Dieu. Il écrit d'ailleurs "je ne peux aimer Dieu que lorsque je veux ce qu'il veut, en aimant ce qu'il veut, en aimant vraiment mon prochain". Cela entraîne évidemment un amour sans restriction pour le prochain alors que chez les stoïciens, l'amour du prochain ne garde son sens que tant que celui-ci garde son humanité. Se pose alors la question de déterminer quand le prochain perd son humanité. Le handicapé mental, par exemple, la perd-il ? Le commandement de Jésus est donc d'une application beaucoup plus large. Or dans le cadre de la laïcisation de

la pensée de Jésus si le deuxième commandement a acquis son indépendance vis-à-vis du premier il a gardé toute son étendue d'application. Le fameux "aime ton prochain comme toi-même" a envahi notre monde laïque comme un idéal s'appliquant à tout homme sans restriction aucune, bien que la motivation divine ne soit plus présente. C'est d'ailleurs son extension qui rend son application si difficile car on peut valablement s'interroger, et c'est mon cas, sur le devoir d'amour du prochain si celui-ci est détestable. Je reviendrai d'ailleurs sur ce point plus loin.

Il existe toutefois un autre aspect de Jésus, moins noble que ce commandement d'amour, qu'il ne serait pas juste de taire, une sorte de face sombre. Je l'illustrerai par trois épisodes tirés des Evangiles.

1 - Episode de la Cananéenne

A la demande d'aide d'une femme païenne pour sa fille tourmentée par un démon, Jésus répondit : "Il ne convient pas de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens". Il est impossible, me semble-t-il, de faire plus raciste et méprisant : On ne va tout de même pas donner du pain aux filles de chien ! On se demande où est le Jésus du Sermon sur la Montagne. Alors, bien sûr, certains théologiens ont proposé une interprétation de ce texte qui est intéressante. Elle consiste à considérer que c'est à ce moment là que Jésus de "Christ des Juifs" devient "Christ du Monde". Je cite dans ce sens un extrait de "Mon Jésus" de Louis Simon : "La femme insiste toujours : "De grâce, Monseigneur, les chiens se contentent des miettes sous les tables des maîtres !". Cette humble prière de la mère désespérée fait des miracles. Elle va guérir Jésus, et donc aussi la fille. Elle va "parler" à Jésus. Elle va l'évangéliser, lui offrir sa bonne nouvelle...". Et effectivement Jésus guérit la fille. L'histoire se termine bien, c'est vrai, mais on revient de loin !

2 - Envoi des douze disciples en mission

Ses instructions sont claires : "N'allez point vers les païens mais allez vers les brebis perdues de la maison d'Israël" Là non plus il n'est pas le Christ du Monde. Il est vrai qu'il n'a pas encore été converti par la Cananéenne ! Plus loin il leur dit : "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix mais l'épée. Je suis venu mettre la division entre le fils et son père, entre la fille et sa mère...Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi". Nous sommes loin là encore du Jésus prônant l'amour. Certains théologiens expliquent la brutalité de ce texte comme la matérialisation du désir de rupture avec le judaïsme. Peut-être, mais si l'on regarde le texte avec objectivité sans vouloir à tout prix trouver une explication ayant valeur d'excuse, sa dureté est bien réelle.

3 - Le figuier stérile

Je citerai un dernier épisode, celui du figuier stérile et je reproduirai ce qui en est dit par Louis Simon toujours dans "Mon Jésus" : "Quand on évoque un figuier sans figes, c'est toujours à celui de la route de Béthanie que l'on pense. Après son entrée dans la capitale, Jésus avait décidé d'aller passer la nuit chez ses amies, Marthe et Marie. Il a faim et cherche des yeux s'il n'y a pas quelques figes sur les arbres du chemin. Il ne trouve rien, puisque ce n'est pas la saison des fruits. Une stupéfiante colère s'empare alors de lui et il maudit l'arbre. Pourquoi ? Que cette

malédiction est difficile à comprendre ! Pourquoi maudire un arbre accusé de ne pas porter de fruits hors de saison, c'est-à-dire, si je ne m'abuse, accusé d'être un figuier normalement constitué ? "Que plus jamais personne ne mange de tes fruits!" Colère tellement étrange de la part de Jésus." Je trouve, pour ma part, que la colère de Jésus est plus qu'étrange, elle est totalement déraisonnable. Pour l'instant je n'ai pas trouvé d'explication proposée pour ce comportement bien éloigné de celui du Jésus philosophe qui ressort majoritairement des Evangiles, sinon l'apologie faite par Louis Simon de Luc qui n' a pas reproduit cet "épisode maléfique" mais produit pour sa part une parabole dans laquelle Jésus ne fait pas mourir les arbres. En fait cette histoire m'inciterait à penser que Jésus s'il veut se manifester comme totalement homme au sens le moins noble du terme y réussit parfaitement en se comportant de la sorte.

Pour terminer ce très bref exposé sur la pensée de Jésus, il me semble intéressant d'insister sur un fait : Jésus comme le Bouddha Gautama n'a rien écrit On peut se demander si cela a correspondu à une volonté délibérée qui aurait été prémonitoire ou est simplement le fait d'une culture orale. En tout état de cause, il faut reconnaître que cela a probablement été une chance. S'il en avait été autrement, ses écrits auraient pu nourrir un fondamentalisme, comme cela a malheureusement été le cas pour certains courants islamistes qui estiment que le Coran étant créé, c'est-à-dire la parole de Dieu elle-même, serait intangible et par suite indépendant du contexte historique dans lequel il a été révélé. Se pose alors essentiellement le problème de sa compréhension qui sera le travail classiquement admis pour les théologiens musulmans. Au contraire, dans la mesure où il est admis par plusieurs courants chrétiens actuels que l'Ancien et le Nouveau Testament sont écrits par des hommes, même si l'on admet qu'ils sont inspirés par Dieu, ils autorisent une recherche approfondie sur le contexte historique dans lequel ils sont nés. Par là-même cela donne une certaine forme de relativité temporelle aux Ecritures Bibliques qui peut faciliter leur adaptation au monde contemporain. Les théologiens pourront donc effectuer un travail dans cette voie, travail qui sera plus difficilement admis pour les théologiens musulmans même si certains courants actuels vont dans ce sens.

On ne peut parler de l'enseignement de Jésus sans insister sur la forme qu'il revêt. De petits contes marqués de bonté et d'humanité qui contrastent avec de dures paroles. Gerd Theissen compare Jésus à un fabuliste. Comme ceux-ci il raconte de courtes histoires compréhensibles par tout le monde, même si toute leur signification n'apparaît qu'à la réflexion. Ses récits sont imagés. On peut penser qu'on lira et aimera sûrement encore longtemps les paraboles de ce conteur philosophe itinérant en dehors même de toute considération religieuse.

Si la pensée de Jésus a résisté au temps comme nous l'avons vu plus haut, bien entendu un certain nombre de critiques lui ont été opposées. C'est ce point que nous allons aborder maintenant.

Les critiques de Nietzsche

Certaines critiques concernant Jésus portent sur sa composante messianique et en fait plus généralement sur le phénomène religieux, que ce soient celles de Marx considérant les religions comme facilitant l'aliénation économique ou celles de Freud estimant qu'il s'agit d'une fuite psychotique en dehors de la réalité par

peur de la souffrance et de la mort. Ce n'est pas à ces critiques que je m'intéresserai puisque j'ai écarté ici l'aspect messianique de Jésus ne conservant que son aspect philosophique.

Ce que j'ai retenu, par contre, ce sont certaines des critiques de Friedrich Nietzsche telles qu'elles apparaissent, en particulier dans "l'Antéchrist", car elles concernent justement le contenu des enseignements de Jésus, du Jésus philosophe moraliste et elles sont très fortes. Il écrit : "On appelle le christianisme la religion de la compassion" et un peu plus loin "La compassion contrarie en tout la grande loi de l'évolution, qui est la loi de la sélection. Elle préserve ce qui est mûr pour périr, elle s'arme pour la défense des déshérités et des condamnés de la vie et par la multitude des ratés de tout genre qu'elle maintient en vie, elle donne à la vie même un aspect sinistre et équivoque" Il écrit dans le même sens dans "La Volonté de Puissance" : " Pour l'espèce, il est nécessaire que le malvenu, le faible, le dégénéré périssent".

Bien entendu, si nous voulons examiner rationnellement ces assertions, comme nous allons essayer de le faire ici, il faut accepter d'en dépasser le côté choquant tant sur la forme que sur le fond. Tout d'abord, tout le monde reconnaît qu'il est vrai que la loi de l'évolution est la loi de la sélection. C'est le "*struggle for life*", les plus faibles sont éliminés dans la lutte pour la survie, les biologistes sont d'accord sur ce point, il n'est pas question de le nier. La question qui se pose alors c'est de savoir si l'espèce humaine doit contrarier cette loi naturelle comme le demande Jésus ou si, au contraire, il faut la laisser jouer pleinement. Certains généticiens ont même estimé qu'un certain eugénisme, c'est-à-dire une amplification sous contrainte sociale de la sélection naturelle, pouvant aller jusqu'à la stérilisation pour cause de mauvais gènes entrainerait vraisemblablement une amélioration de l'espèce humaine. Certaines sociétés s'y sont même risquées, le cas le plus sinistre est représenté par le nazisme. Or il me semble qu'en dehors de toute réprobation morale ou affective, sur le plan de la pure efficacité au niveau de la sélection naturelle jouant entre les sociétés et non entre les individus on peut douter de l'intérêt de l'eugénisme.

Tout d'abord, même au niveau de la sélection des "meilleurs" individus, les choses ne sont pas si simples. Il suffit de penser à un physicien comme Stephen Hawking qui est un handicapé moteur très lourd et qui possède un cerveau d'une rare efficacité. En outre les gènes ne sont pas tout puissants, leur expression dépend de l'environnement. Mais à mon sens l'objection majeure à l'eugénisme c'est qu'il tend à fabriquer des sociétés qui seront éliminées par la sélection naturelle. En effet l'eugénisme entraîne la peur car on peut toujours à un moment donné devenir un condamné de la vie, ne serait-ce qu'avec l'âge. Or la peur enlève la cohésion sociale profonde nécessaire à la longévité d'une société. Le XX^e siècle nous l'a montré : l'Allemagne de Hitler, l'Italie de Mussolini, l'URSS de Staline et de ses successeurs, ces dictatures dans lesquelles la peur jouait un rôle majeur n'ont pas résisté au temps. Je ne veux pas dire que l'eugénisme soit le seul élément capable de créer la peur dans une société bien évidemment. En particulier, en URSS ce n'est pas l'eugénisme qui a joué un rôle, pour la bonne raison d'ailleurs que les généticiens soviétiques avaient été éliminés très tôt par Staline et que ce n'était pas les critères raciaux qui entraînaient la disparition de groupes sociaux. Mais toutes ces sociétés étaient caractérisées par la peur. Elles n'ont pas survécu.

Plusieurs auteurs, en particulier Patrick Tort, un philosophe spécialiste de Darwin, estiment que l'évolution sélectionne les sociétés qui refusent l'élimination des moins aptes à la vie qu'une sélection naturelle au premier degré aurait éliminés. Ils vont jusqu'à penser que si nous avons une prédisposition génétique à devenir moraux c'est qu'une humanité morale est plus apte à survivre et à s'accroître qu'une humanité génétiquement incapable de se moraliser. La moralité serait ainsi une propriété émergente de la sélection naturelle. Celle-ci ne sélectionnerait pas seulement des variations organiques mais également des instincts sociaux tels que les valeurs d'altruisme et de solidarité qui conduisent en particulier à la protection des faibles. Patrick Tort écrit notamment, dans "L'effet Darwin" : "La sélection naturelle, principe directeur de l'évolution impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour la vie, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale dont la marche vers la civilisation tend à exclure de plus en plus, à travers le jeu lié de l'éthique et des institutions, les comportements éliminatoires" C'est ce qu'il a appelé "l'effet réversif de la sélection". Un effet au terme duquel la sélection naturelle sélectionne l'homme civilisé, donc les civilisations qui ensuite s'opposent à la sélection et à l'élimination des moins aptes. Si Patrick Tort a raison, il n'est pas étonnant que la pensée de Jésus en Occident et celle du Bouddha Gautama en Orient aient traversé les siècles puisque les lois de la sélection naturelle les favoriseraient. Nietzsche aurait perdu.

Je ferai deux remarques personnelles pour terminer cet examen critique. La première concerne le commandement d'amour. La morale chrétienne, à la différence de la morale stoïcienne, invite à aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. Il y a implication mutuelle entre l'amour du prochain et amour de Dieu. C'est-à-dire que l'amour de l'autre est inséparable de l'amour de Dieu. Or, dans l'optique que j'ai adoptée ici, si l'on doute de l'existence de Dieu, sur quel fondement peut-on faire un devoir d'aimer son prochain si celui-ci est détestable ? Par quelle aberration pourrait-on être conduit à aimer son bourreau ? Pour moi la relation à autrui est pragmatique, les preuves d'amitié ou d'amour rapprochent, les témoignages d'inimitié ou de haine éloignent. Il n'y a que des cas concrets, pas d'"Autrui" abstrait, seulement des individus qui selon leur comportement seront mes amis ou mes ennemis. Je me méfie des commandements généraux.

La seconde remarque est une remarque d'ensemble. Si on lit les Evangiles comme une loi, mais je sais que de nombreux chrétiens les lisent plutôt comme une promesse, je trouve à la morale de Jésus des exigences excessives et même une certaine austérité. Je n'y vois guère figurer désir et plaisir qui sont pourtant des dimensions vraiment humaines. C'est pourquoi, si les commandements de Jésus m'interpellent, je ressens le besoin de les compléter, par exemple, par l'hédonisme souriant d'un Montaigne ou la bonne humeur d'un Démocrite. Je sais que mon sentiment est loin d'être général et que pour beaucoup la "bonne nouvelle" est une source profonde de joie de vivre qui se suffit à elle-même. Mais, pour ma part, considérant Jésus simplement comme un philosophe, je pense que son enseignement peut alors être discuté mais également complété par des apports provenant d'autres courants philosophiques, c'est ce que pour mon usage personnel j'ai tenté de faire.

Socrate et Jésus

Avant de conclure, je voudrais rapprocher de Jésus une personnalité qui a joué tout comme lui un rôle essentiel dans l'édification de notre civilisation occidentale : Socrate. En effet Socrate est souvent considéré comme le père de la philosophie. Il a exercé une influence considérable sur les penseurs de l'Antiquité mais également sur de nombreux penseurs modernes tels que Montaigne, Rousseau ou Nietzsche. Par là, il est un élément majeur qui a permis l'émergence de la pensée humaniste occidentale.

Je ferai ce rapprochement, classique d'ailleurs, en deux temps. En considérant d'abord un certain nombre de points qu'ils ont en commun, ensuite en insistant sur un élément qui, à mon avis les oppose fondamentalement.

Je retiendrai trois points qui les rapprochent :

- 1 – Le premier peut paraître étonnant. Tous deux se disent investis d'une mission divine. Pour Jésus c'est évident. Pour Socrate, c'est à l'âge de 50 ans, qu'il va faire sien l'oracle de la pythie de Delphes : "De tous les hommes, Socrate est le plus sage". Il va considérer qu'il reçoit là une mission divine : enseigner aux hommes à se mieux connaître. En outre il estime, à partir de là, qu'une voix intérieure lui fait parvenir le message des dieux. Xénophon écrit à son sujet : "Il disait avoir en lui un génie qui lui indiquait ce qu'il devait faire et ce qu'il devait éviter" Il est assez surprenant de relever ce point chez un homme que l'on considère souvent comme le père du rationalisme occidental. Certains historiens de la philosophie ont voulu voir dans le génie cité par Xénophon simplement la voix de la conscience mais Socrate le ressentait lui comme un lien avec une force de nature divine. C'est cette certitude qui permet de le rapprocher de Jésus.
- 2 – Bien des points de leur vie les rapprochent.
 - a) Tout d'abord une grande partie de leur existence est inconnue. Jésus commence à prêcher à l'âge de 30 ans. Socrate, c'est vers 50 ans qu'il voit dans l'oracle de la pythie de Delphes le signe d'une mission divine qui l'encourage à enseigner. Avant cela, très peu de choses sont connues les concernant.
 - b) Tous deux ont vécu simplement. Pour Jésus nous en avons déjà parlé et c'est bien connu. Socrate vit également dans un grand dénuement. Xénophon cite un interlocuteur de Socrate qui s'adresse à lui en ces termes "Pas un esclave ne resterait chez son maître s'il devait y être aussi démuné que toi" A l'opposé des sophistes, il refuse tout salaire pour ses leçons, il estime qu'on ne saurait monnayer l'enseignement de la vérité. Il est probable que sa famille vivait grâce à quelques biens qu'il possédait.
 - c) Tous deux ont été d'excellents pédagogues sans avoir jamais rien écrit. C'est grâce d'une part aux Evangélistes et d'autre part à Platon essentiellement ainsi qu'à Xénophon que l'on a la trace de leur enseignement. En dehors de la qualité de leur message et de son universalité, ils possèdent l'un et l'autre sous des formes différentes l'art d'enseigner.
- 3 – Le troisième point qui a donné lieu à de très nombreuses réflexions concerne leur mort. Tous deux ont été condamnés pour avoir refusé de renier leurs idées l'un devant le Sanhédrin, l'autre devant l'Héliée, le tribunal du peuple à Athènes. L'un et l'autre pour un mélange de raisons religieuses et politiques. Tous deux

ont d'une certaine façon cherché leur mort : Jésus en montant à Jérusalem la semaine sainte pratiquait une sorte de provocation et Socrate par son insolence vis-à-vis du tribunal recherchait sa condamnation.

Je m'attarderai un peu sur leur mort elle-même dont beaucoup d'auteurs ont fait ressortir le contraste frappant. Je citerai J.J. Rousseau qui l'exprime clairement avec d'ailleurs un certain lyrisme : "La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce que l'on puisse rêver, celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible que l'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont celles d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu" Si l'opposition que fait ressortir Rousseau entre les deux morts est une évidence, il me semble que la conclusion qu'il en tire est discutable : mort d'un sage, mort d'un dieu. Ne pourrait-on pas plus justement dire mort d'un Grec, mort d'un Sémite.

En effet pour les Grecs, corps et âme appartiennent à deux mondes distincts, la destruction du corps ne saurait coïncider avec la destruction de l'âme. Celle-ci serait immortelle. La philosophie, ici bas, nous permet de pénétrer dans le monde immortel des idées et de travailler dès maintenant à libérer notre âme de la prison du corps. La mort ne fait alors qu'achever cette délivrance. Cette conception explique la sérénité de Socrate.. Sa mort est une belle mort, désirée en quelque sorte. L'horreur en est absente. Cet homme qui personnifie un aspect de la pensée grecque meurt dans une parfaite harmonie avec son enseignement.

Jésus meurt, lui, comme un Sémite pour qui corps et âme sont indissolublement liés. La mort est donc totale, rien n'y échappe, l'âme ne passe pas dans un autre monde. La meilleure preuve c'est que lorsque l'on parle de résurrection dans les Evangiles, c'est d'une résurrection complète : corps et âme. Pour Jésus, comme pour la plupart des Juifs de son époque, la mort est horrible. Ce n'est pas du tout comme pour Socrate, une libération pour l'âme de son enveloppe terrestre. Jésus tremble réellement. Il implore Dieu de lui épargner d'avoir à en passer par là. Il a peur d'être seul. Il cherche l'assistance de ses disciples "Ne pouvez-vous pas veiller une heure avec moi" Ensuite la scène de la mort elle-même est terrible. C'est d'ailleurs en éprouvant toute l'horreur de la mort que l'on peut mieux comprendre l'allégresse de la communauté chrétienne au jour de Pâques et l'importance de sa foi en la résurrection.

Cet éclairage porté sur les derniers moments de Socrate et de Jésus a été proposé, en particulier par le théologien Oscar Cullmann, et j'ai pensé intéressant de vous le présenter. Il a l'avantage d'ancrer ces personnalités dans leur contexte historique et culturel. Il y a un point toutefois qu'on ne peut occulter, c'est la sauvagerie de l'exécution romaine par crucifixion par opposition à la mort grecque relativement douce par empoisonnement. Ce contraste, au-delà de leur conception personnelle de la mort, explique probablement pour partie l'approche si différente qu'en ont eue concrètement Socrate et Jésus.

J'en arrive maintenant à l'élément qui, me semble-t-il, les oppose radicalement : Jésus sait qu'il sait, Socrate sait qu'il ne sait rien. Jésus apporte une révélation, il prétend détenir la vérité et il témoigne par sa vie de cette vérité. Il enseigne ce qu'il croit et comme il se dit l'envoyé de Dieu, on ne peut discuter son

enseignement. Il le dit d'ailleurs : "Ma doctrine n'est pas de moi mais de celui qui m'a envoyé" Bien sûr, son talent de pédagogue, comme nous l'avons vu, sait utiliser toutes les ressources de la communication : fables, paraboles. Mais toutes ces techniques ont pour but de mieux transmettre des vérités dont il ne doute pas.

Pour Socrate, il en est tout différemment. Lorsqu'il soumet ses interlocuteurs à ses questions dans lesquelles il les enserme de plus en plus étroitement, il veut leur faire exercer leur discernement, leur faire trouver leur vérité, les faire douter. C'est la fameuse maïeutique socratique. Il cherche à les faire "accoucher", à leur faire prendre conscience de la complexité de certaines certitudes qui leur paraissaient évidentes. Ses entretiens, tels qu'ils ressortent des Dialogues de Platon, sont empreints d'ironie, parfois explicite, tantôt sous-jacente. Il n'est jamais question, comme dans les Evangiles, pour ceux qui ne suivent pas la voie enseignée, de souffrance dans l'au-delà. Ceci, pour la bonne raison, que Socrate ne fournit aucun enseignement dogmatique qu'il faudrait respecter.

Incontestablement si Jésus et Socrate présentent bien des points communs dans leur vie, leurs enseignements sont très différents. L'un transmet des vérités sur la manière dont on doit conduire son existence, l'autre introduit le doute dans l'esprit humain. Ces différences ont probablement pour partie, comme me le faisait remarquer mon ami André Gounelle, leur origine dans la caractéristique de la pensée grecque qui est objectivante, alors que la pensée judaïque est de type existentiel. Mais si bien évidemment Socrate et Jésus sont marqués par leur culture, ce que je voulais faire ressortir ici c'est la différence fondamentale de leurs enseignements sans chercher à en séparer la part culturelle de la part personnelle.

En outre, l'un et l'autre sont de remarquables pédagogues, ce qui explique pour partie que leurs enseignements aient traversé les siècles.

Conclusion

Renan termine sa "Vie de Jésus" en écrivant : "Tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus". Cette assertion manque, me semble-t-il, un peu de mesure. Si l'on estime, comme je le pense et comme je l'ai développé ici, que Jésus est tout simplement un être exceptionnel qui incite à des attitudes ouvertes sur le prochain, à des comportements vraiment humains, il y a alors comme l'écrit André Gounelle, en critiquant les théologiens de la mort de Dieu : "d'autres maîtres de morale et de sagesse dont beaucoup feraient aussi bien sinon mieux l'affaire que lui" et il ajoute "Il paraît illogique de donner une place spéciale à Jésus, s'il n'est plus le Fils envoyé par Dieu, le porteur par excellence de la Révélation divine" Dans la logique de cette pensée que je partage entièrement, je terminerai en estimant que Jésus au même titre que Socrate, le Bouddha Gautama ou dans des domaines différents Newton, Einstein ou Darwin fait partie des esprits qui sont l'honneur de l'humanité.

J'ajouterai quelques lignes, volontairement hors-sujet, en indiquant ce que m'a apporté la préparation de cette intervention. Les lectures, les conversations, en particulier avec mon ami André Gounelle, les réflexions auxquelles elle m'a conduit m'ont permis de mieux comprendre la richesse de la pensée chrétienne. En particulier, je crois avoir senti ce que le "Dieu vous aime" peut apporter d'aide aux

chrétiens en face des aléas de la vie. Aide dont nous autres, empreints d'une spiritualité sans dieu, ne disposons pas. Pour utiliser un terme qui est familier à un certain nombre d'entre vous, je dirai que votre croyance est une grâce qui vous est donnée. Nous, il nous faut trouver d'autres raisons de vivre. Heureusement c'est possible. En parler me conduirait à une conférence qui s'intitulerait "Ce que je crois". Ce n'était pas le sujet d'aujourd'hui. Vous y échapperez donc.

PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Jésus et Bouddha. Odon Vallet. Albin Michel.

Les Grandes énigmes du Credo. Alain Houziaux. Editeur Desclée de Brouwer.

Penser la Foi. André Gounelle. Van Dieren Editeur.

Socrate, Jésus, Bouddha. Frédéric Lenoir. Fayard.

Parler du Christ. André Gounelle Van Dieren Editeur.

L'ombre du Galiléen. Gerd Theissen. Edition du Cerf.

Mythologie et Démythologisation, Jésus. Rudolph Bultmann. Edition Le Seuil.

Mon Jésus. Louis Simon. Parole Vive. Editeurs Les Bergers et les Mages.

L'Antéchrist. Friedrich Nietzsche. Gallimard.

L'effet Darwin. Patrick Tort. Edition du Seuil.

Vie de Jésus. Ernest Renan. Gallimard.

Après la mort de Dieu. André Gounelle. Van Dieren Editeur.